

UNIVERSITÉ DE NANTES
LICENCE DE PHILOSOPHIE
ANNÉE UNIVERSITAIRE 2012-2013

BENJAMIN BOULET

L'AUTRE ET LE DEVOIR

KANT

MÉTAPHYSIQUE DES MŒURS II

DOCTRINE DE LA VERTU

TRADUCTION PAR ALAIN RENAUT

SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE MORALE ET POLITIQUE
« LA RELATION À AUTRUI »
MÉMOIRE RÉALISÉ SOUS LA DIRECTION DE M. PATRICK LANG

TABLES DES MATIÈRES

PRÉSENTATION

I- L'AMOUR : UN DEVOIR POSITIF

- a) La bienveillance : ce qui rapproche les hommes
- b) La bienfaisance
- c) La reconnaissance
- d) La sympathie

II- LE RESPECT : UN DEVOIR NÉGATIF

- a) La modestie : ce qui tient les hommes à distance
- b) L'humilité
- c) La tolérance
- d) La noblesse

III- L'AMITIÉ COMME RÉALISATION DE L'ÉQUILIBRE MORAL

- a) Synthèse de l'amour et du respect
- b) Un idéal à suivre
- c) L'amitié est un devoir

CONCLUSION

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

PRÉSENTATION

On a coutume de dire à propos de Kant qu'il est le père de la philosophie contemporaine. Assurément une telle catégorisation doit être relativisée, car il est aisé de comprendre que l'histoire de la philosophie n'est pas une simple galerie de personnages illustres, mais plutôt une dynamique de la pensée fondée sur la succession et l'interpénétration des discours. Cependant, il peut sembler intéressant de se poser la question de l'origine d'une telle simplification. En effet, il faut reconnaître que la philosophie kantienne marque une transition indéniable dans l'histoire des idées. Né en Allemagne dans la ville de Königsberg, Kant passa son existence à élaborer une philosophie critique dont la vocation principale fut de définir les limites de la rationalité. Mais le projet kantien ne se limite pas à la très fameuse *Critique de la raison pure*. L'effort de Kant est davantage tourné vers la réalisation d'une philosophie pratique, en vue de constituer une morale du devoir qui échappe à toute forme de relativisme. L'aboutissement de cette démarche se trouve réalisé en 1797 lorsqu'est publiée la *Métaphysique des mœurs*, ouvrage qui fait suite à la *Fondation de la métaphysique des mœurs* (1785) et qui expose de manière concrète les différents devoirs moraux. Ce mémoire est consacré à la deuxième partie du livre intitulée *Doctrine de la vertu*. Plus particulièrement, il concerne la première section de cette deuxième partie où sont discutées les questions relatives aux devoirs envers autrui.

I- L'AMOUR : UN DEVOIR POSITIF

Pour Kant, les forces qui régissent le monde moral sont de même nature que celles qui s'activent dans le monde physique. De même que les corps matériels s'attirent et se rejettent, les êtres humains, libres et doués de raison, se rapprochent et se tiennent à distance les uns des autres. L'attraction qui s'opère dans cette dynamique des relations morales s'appelle l'amour. Nous disons avec Kant que l'amour est le sentiment qui accompagne le devoir qui lui correspond. Ce devoir est proprement positif, il est une exhortation à agir.

a) La bienveillance : ce qui rapproche les hommes

Le devoir de bienveillance est un devoir universel car il se fonde sur la loi éthique suivante : « Aime ton prochain comme toi-même¹. » Dans toutes les actions de la vie les

hommes sont attentifs à leur bien propre. Ils agissent toujours conformément à ce bien dont le contenu peut varier mais dont la forme reste la même pour tous. Il est entendu que la bienveillance à l'égard de soi-même n'est pas un devoir, car personne n'est libre de ne pas vouloir son bien propre, quand bien même ce bien pourrait apparaître un mal pour autrui. La bienveillance à l'égard de soi-même est un fait chez l'homme en tant qu'il est un être sensible compris dans la nature. En revanche, la bienveillance devient un devoir dès lors que l'on considère le sujet comme un membre de l'humanité, c'est-à-dire dès lors que l'on considère ce qu'il y a d'universel en lui. En effet, selon un principe d'égalité, si le sujet se reconnaît en tant que tel, autrement dit s'il a conscience de lui-même en tant que moi, et s'il reconnaît l'autre non seulement comme un autre que lui, mais aussi comme un autre moi, il doit le reconnaître comme un sujet agissant, un autre qui poursuit le bonheur comme son bien propre. C'est par conséquent un devoir pour l'homme que d'être bienveillant à l'égard des autres hommes, sur le modèle de la bienveillance qu'il se porte à lui-même.

b) La bienfaisance

Cependant, si la bienveillance à l'égard de l'humanité est un devoir de vertu très large en extension, il demeure très restreint quant au degré. Plus simplement, le devoir de bienveillance à l'égard de tous les hommes ne peut pas être aussi intense que le devoir de bienveillance que l'on porte à une seule personne ou à un groupe d'individus limité, tel que le cercle des amis proches. Ceci tient au fait que la bienveillance n'est pas directement un devoir pratique : elle est plutôt une condition pour l'action morale. Car lorsqu'un homme témoigne d'une bienveillance active à l'égard d'un autre homme, il faut plus judicieusement parler de bienfaisance. Ainsi, suivant le raisonnement précédent que l'on pourrait qualifier d'analogique, le sujet doit prendre soin de l'autre autant que de lui-même, reconnaissant la nécessité universelle du sentiment de satisfaction que procurent les jouissances de la vie. C'est par conséquent un devoir pour tout homme que d'aider son prochain quand il se trouve en difficulté, ou plus précisément de l'aider lorsque la vie devient pour lui un supplice plutôt qu'une occasion d'atteindre le bien-être. Cependant, il faut prendre garde de ne pas se mettre soi-même dans une situation de détresse, de sorte que, maintenant l'équilibre entre les exigences de chacun, le monde moral ne sombre pas dans le chaos, et qu'il se maintienne en ordre sur le modèle du monde physique.

c) La reconnaissance

Nous avons vu que la reconnaissance de l'autre comme sujet rationnel et agissant formait une condition nécessaire pour fonder le devoir d'amour. Par conséquent, il faut que la reconnaissance soit également un devoir en soi, sans quoi l'universalité du devoir d'amour serait menacée. Kant nous dit que ce devoir dont il faut s'acquitter n'est pas une simple maxime de prudence en vue de laquelle on s'assure la bienveillance d'autrui. Car en fait, viser son bien personnel n'est pas une attitude morale en soi, mais simplement une manière de suivre la nature. C'est pour cette raison que le devoir de reconnaissance comme les autres devoirs de vertu doit trouver son fondement dans le désintéressement. On ne doit en aucun cas considérer la reconnaissance de l'autre comme un moyen d'atteindre le bonheur pour soi. Le bonheur de l'autre est une fin en soi. Ainsi, si chaque individu se définit par son inclination au bonheur, il faut dire que le bonheur est une fin en soi pour l'humanité. La reconnaissance de l'autre est donc la reconnaissance de cette fin pour l'humanité tout entière. C'est ici que se situe la moralité du devoir de vertu, précisément dans ce rapport du sujet à l'altérité, rapport qui s'ancre dans la reconnaissance d'une identité commune au plus haut degré, une identité universelle de l'humanité. Reconnaître l'autre c'est reconnaître sa pleine participation à la communauté des êtres libres et rationnels. C'est affirmer que l'autre n'a de valeur qu'au sens absolu, qu'il est par conséquent une personne et non une chose, qu'enfin l'autre n'a pas de prix mais qu'il a une dignité. Le contraire du devoir de reconnaissance s'appelle l'ingratitude, et c'est pour l'homme un devoir de vertu que de reconnaître la dignité universellement partagée.

d) La sympathie

« Prendre part à ce qu'éprouve autrui est en général un devoir². » C'est ainsi que Kant exprime la nécessité de la sympathie dans une relation morale et active fondée sur l'amour de l'autre. Issu du grec *συμπάθεια* (*sympatheia*), le terme signifie littéralement *souffrir avec l'autre*, autrement dit faire acte de compassion. Il faut remarquer que la compassion n'est pas en premier lieu un devoir mais plutôt une faculté naturelle de l'homme compris ici comme « animal doué de raison³ ». La sympathie est d'abord un fait de la nature humaine capable de réceptivité à l'égard de ce qu'elle reconnaît comme étant semblable à elle. Kant exprime cette idée de la manière suivante : « Prendre part à la joie et à la peine d'autrui (*sympathia moralis*), c'est là assurément le sentiment sensible d'un plaisir ou d'un déplaisir [...] éprouvés

en face de l'état de contentement aussi bien que de souffrance (sentiment partagé, sympathie dans l'émotion) – ce pour quoi la nature a déjà disposé en l'homme la réceptivité⁴. » Par conséquent, une simple réceptivité n'est pas un devoir car ce n'est pas à proprement parler un acte libre. En revanche, l'action de communiquer à autrui des sentiments, l'interroger sur ce qui le meurtrit ou ce qui le réjouit, dévoiler dans une certaine mesure les douleurs et les joies qui sont les nôtres, ceci constitue un devoir parce que cela s'inscrit dans la volonté d'un être libre et rationnel. Le devoir de sympathie est un devoir de participation. Il ne s'agit pas simplement de s'apitoyer sur le sort de l'autre en prenant avec soi la souffrance qui l'habite (« [...] ce ne peut être un devoir que d'accroître le mal dans le monde⁵ »), mais bien de viser l'accomplissement du bonheur d'autrui comme une fin en soi, autrement dit former une communauté de destin. Ceci est la condition ultime et nécessaire pour une relation morale entre les hommes, relation fondée sur la conscience que chaque personne doit prendre d'appartenir à un ensemble de dignités égales et inaltérables, ensemble qu'il faut appeler humanité. C'est donc un devoir pour l'homme que de compatir avec d'autres hommes.

II- LE RESPECT : UN DEVOIR NÉGATIF

Nous l'avons dit plus haut, le monde moral doit se maintenir dans un équilibre entre répulsion et attraction sur le modèle du monde physique. Le sentiment d'amour qui accompagne les devoirs que nous venons de présenter coïncide avec l'attraction des êtres humains entre eux. Nous disons à présent avec Kant que le respect est un sentiment qui tient les hommes à distance les uns des autres, de sorte que leur dignité propre, « [...] c'est-à-dire une valeur qui n'a pas de prix, pas d'équivalent contre lequel l'objet de cette estimation de la valeur (*aestimii*) pourrait être échangé⁶ », ne soit en rien altérée. Le devoir de respect est proprement négatif, il est une limitation relative de la dignité du sujet en vue de garantir l'épanouissement de la dignité d'autrui.

a) La modestie : ce qui tient les hommes à distance

Tout homme a une inclination naturelle à se respecter soi-même (ceci étant lié à l'amour que l'on se porte à soi-même) et à exiger des autres d'être respecté selon la dignité qui est la sienne. De même que la loi éthique fonde l'universalité du devoir d'amour, le devoir de respect est rendu universel par la reconnaissance en l'autre de sa prétention légitime au respect, prétention qui constitue une loi inconditionnée. Si le défaut de bienveillance ne peut

être puni comme tel, le fait de manquer de respect à autrui est un vice que le droit universel doit condamner. L'attitude qui consiste à surestimer sa valeur propre au détriment de celle des autres, exiger plus de respect que l'on n'en mérite et refuser de donner à autrui le respect minimum qui lui est dû, – cette attitude révèle un défaut de modestie que Kant appelle tout simplement immodestie. On voit ici que les vertus de respect sont exprimées de manière négative, c'est-à-dire par le vice qui leur correspond. Nous avons tenté dans le développement qui va suivre, de restituer une expression positive de ces vertus. Ceci étant admis, il faut poser la chose suivante, à savoir que la modestie est un devoir de respect, autrement dit une « [...] limitation volontaire qui s'impose, chez un homme, à l'amour de soi par l'intermédiaire de l'amour de soi que se portent les autres⁷ ».

b) L'humilité

L'humilité est la vertu positive qui s'oppose au vice d'orgueil. Ce vice consiste en une surestimation de soi et, corrélativement, une mésestimation de la dignité d'autrui. L'orgueilleux ne vise que son bien propre, il considère les autres au mieux comme des moyens d'atteindre le terme de son ambition démesurée (ce qui est un manquement au devoir de bienveillance), au pire comme des obstacles, autrement dit des choses dont il rejette l'irréductible personnalité (ce qui correspond à mépriser autrui). L'orgueilleux constitue sa personne dans un rapport à autrui fondé sur la non-réciprocité du témoignage de respect. Concrètement, il exige de l'autre une estime hypertrophiée, désire être imité en toutes choses comme un modèle de perfection, et réclame des autres qu'ils se tiennent pour inférieurs à lui. C'est pourquoi, si l'on admet que l'humilité est l'attitude vertueuse contraire au vice d'orgueil, il faut poser la nécessité morale d'un devoir d'humilité, devoir qui garantirait l'équité et la justice dans les rapports des hommes entre eux. Le devoir d'humilité permettrait de conserver un équilibre dans le domaine de la vie pratique, dans la mesure où il serait une application en acte de la modestie qui est une posture subjective d'auto-limitation. L'humilité doit être manifestée comme telle dans les actions de l'existence ; c'est en cela qu'elle est un devoir à l'égard d'autrui, et non simplement à l'égard du sujet pour lui-même (modestie).

c) La tolérance

Le respect d'autrui est donc une condition nécessaire pour l'épanouissement du bien moral. Par conséquent, toute entreprise qui vise à diminuer le respect dû à tout homme est une

attitude contraire au devoir. La médisance est le vice qui correspond à cette attitude. En effet, être médisant à l'égard de ses semblables consiste ni plus ni moins à mettre en avant les éléments de leur conduite susceptibles de justifier une privation de respect. Autrement dit, tout comportement qui entretient une certaine représentation de l'autre telle que l'on puisse le priver de l'honneur dont il est digne – en vertu de sa qualité d'être humain –, tout comportement de cette nature est contraire à la loi éthique. Car de toute évidence, divulguer les faiblesses et les fautes d'autrui, c'est non seulement mettre en doute sa dignité particulière (en tant qu'il est une personne unique), mais c'est aussi donner à voir une certaine image de l'humanité à travers lui, image fondamentalement négative et perverse, ce par quoi l'on pourrait se donner des raisons de dire à propos de l'humanité qu'elle est une espèce corrompue et fatalement indisposée à toute forme de moralité. Positivement, si l'on admet que la tolérance est le contraire de la médisance, il faut poser qu'elle constitue un devoir pour l'homme, en ce sens qu'elle permet de conserver l'espérance selon laquelle tout être humain est perfectible et que rien ne doit être abandonné qui puisse participer de cette perfectibilité. Kant exprime cette idée de la manière suivante : la médisance contribue « [...] à diminuer le respect envers l'humanité en général, pour en définitive jeter sur notre espèce même l'ombre de l'indignité et faire de la misanthropie (horreur de l'homme) ou du mépris le mode de pensée dominant⁸ ». C'est donc un devoir pour l'homme que d'être tolérant à l'égard des autres hommes.

d) La noblesse

Bien pire encore que la médisance, l'attitude qui consiste à accentuer certains traits du caractère d'autrui, augmenter ses défauts jusqu'à la caricature, voire créer de toutes pièces par de faux témoignages des fautes imaginaires par lesquelles on le prive du respect dont il est légitimement créancier, – cette attitude, nous dit Kant, « [...] correspond à une violation d'autant plus grave du devoir de respect envers les autres hommes⁹ ». On comprend aisément que ce type de pratique qu'il faut appeler vice de raillerie altère non seulement la dignité de l'homme en particulier, mais surtout la dignité entière du concept d'humanité, en tant qu'elle corrompt la vérité même à propos de ce concept. Or la vérité est précisément ce sur quoi se fonde la loi morale. Le vice de raillerie est non seulement un manquement de respect à cette loi qui garantit l'équilibre des relations morales, mais c'est, encore pire, une façon de falsifier la loi, de détruire son fondement en lui opposant une fausse image de la nature humaine, de sorte qu'elle apparaisse totalement sans rapport avec son objet, comme une voix creuse qui ne

saurait se faire entendre. A l'inverse, on pourrait appeler noblesse la vertu qui consiste à suivre en toutes choses les prescriptions de la loi qui résonne en nous par le biais de la raison pure. Par conséquent, si la vertu de noblesse est telle qu'elle permet de ne rien laisser du respect que l'on doit à autrui, et si ce respect correspond au sentiment qui accompagne l'exercice d'un devoir qui lui correspond, il faut admettre que la noblesse est un devoir. Précisons ici que la noblesse est une marque d'intégrité vis-à-vis de la loi morale et qu'elle n'a rien à voir avec une position sociale.

III- L'AMITIÉ COMME RÉALISATION DE L'ÉQUILIBRE MORAL

À présent que nous avons exposé séparément ces devoirs fondamentaux qui, selon Kant, doivent animer toutes nos relations, il faut remarquer que cette séparation n'est pas conforme à la réalité du monde moral. Car en fait, on ne peut dissocier les devoirs d'amour des devoirs de respect : ceux-ci sont intimement liés et s'interpénètrent dans chaque action que nous entreprenons conformément à la loi éthique. Nous le redisons : le devoir de vertu est ce qui doit permettre de maintenir un certain équilibre dans les relations des hommes entre eux. Bien sûr cet équilibre n'est jamais atteint comme un but pratique, mais il constitue un idéal universel de réciprocité parfaite. Or c'est bien dans l'amitié que se réalise le mieux cet équilibre, c'est-à-dire dans une relation où s'opère « la réunion la plus intime de l'amour et du respect¹⁰ ».

a) Synthèse de l'amour et du respect

L'amitié parfaite est une relation fondée sur la réciprocité de l'amour et du respect : « On voit facilement qu'elle est un Idéal de sympathie et de communication concernant le bien de chacun de ceux qui sont unis par la volonté moralement bonne¹¹ ». La relation d'amitié permet une vraie communion car les deux partis visent un bien commun et désintéressé : le bonheur de l'autre comme une fin en soi. Ils se rejoignent dans une volonté commune de rendre heureux celui qu'ils reconnaissent comme un ami, c'est-à-dire comme un semblable en qui résonne la loi morale. L'amitié est une relation qui ne peut se développer qu'entre des êtres libres car elle consiste précisément à choisir une personne particulière et à construire avec elle un espace d'inter-subjectivité. Ce lien fondé sur la fidélité et la réciprocité des témoignages d'amour et de respect illustre au plus haut point l'équilibre qui caractérise une relation purement morale. L'ami est celui que l'on aime pour ce qu'il est

fondamentalement et en qui l'on respecte une dignité que l'on revendique également pour soi. Il est un sujet qui poursuit le bonheur, une subjectivité radicalement autre et pourtant identique à moi selon les critères les plus universels. Ces critères d'identité sont les suivants : la finitude de l'être humain qui conditionne sa liberté dans le monde phénoménal et qui l'entraîne sans cesse vers une perfection qu'il ne peut atteindre comme telle, et celui de la raison pure qui forme la condition même de l'universalité, ce sur quoi repose le concept même d'humanité. C'est pourquoi la réunion de deux êtres dans l'amitié permet l'accomplissement relatif de cette perfection de l'homme. L'amitié s'ancre dans une démarche pratique, elle est la synthèse dynamique de deux altérités.

b) Un idéal à suivre

« Cela dit, il est aisé de voir que l'amitié est une simple Idée (néanmoins nécessaire d'un point de vue pratique)¹². » Ce qui précède signifie que la réciprocité parfaite visée dans une relation d'amitié n'est jamais atteinte complètement. Car si l'on peut fonder le concept d'humanité sur une certaine vérité universelle, il n'en demeure pas moins que les êtres humains ne sont pas des concepts, mais bien des personnes particulières dont on peut dégager l'irréductible singularité. L'homme est par essence différent d'un autre homme, il est pétri d'une contingence qui lui est propre et qui fonde la nécessité même d'une morale. De ce point de vue, l'amitié constitue un idéal à suivre, c'est-à-dire une direction pour la vie, une réponse à la question critique « Que dois-je faire ? » L'inégalité est nécessairement présente dans le monde moral et la finitude essentielle de l'homme implique qu'il ne puisse atteindre aucune perfection quel que soit le domaine en question. Or, c'est justement pour ces raisons qu'il faut poursuivre des idéaux et ne pas se complaire dans ce qui caractérise notre médiocrité. Il faut tendre davantage vers ce qui nous rend dignes d'être aimés et respectés, et le moyen d'y parvenir est précisément l'amour et le respect que l'on porte à autrui dans la relation d'amitié. On comprend aisément pourquoi Kant est considéré comme la clef de voûte de la philosophie des Lumières : sa philosophie pratique est à l'image d'une lanterne qui éclaire les ténèbres d'une nature humaine imparfaite ; sans la dissiper jamais, elle ouvre une voie dans l'enfer de l'indétermination.

c) L'amitié est un devoir

On comprend aisément avec ce qui a été dit plus haut que l'amitié est un devoir. Mais

il faut en plus souligner que toute forme d'isolement ou toute attitude d'évitement qui empêche la possibilité même de l'amitié est un manquement à ce devoir. Car si l'on admet que suivre l'idéal d'amitié appartient aux prescriptions de la loi éthique, il faut aussi admettre que les moyens d'y parvenir sont inclus dans cette loi. Or l'attitude qui consiste à refuser le contact des autres hommes correspond justement à se refuser les moyens d'atteindre cet idéal. Il appartient à la nature de l'homme que de faire preuve de sociabilité, autrement dit de rencontrer l'autre, de confronter sa subjectivité à d'autres subjectivités, et de cette manière, favoriser la réalisation de l'amitié dans le monde. L'anachorétisme, ou l'attitude volontaire d'isolement, est une manière de vivre que refuse totalement la théorie kantienne de la vertu. Bien au contraire, le fait de vivre parmi les hommes est non seulement un devoir en soi, mais c'est aussi et surtout la condition nécessaire à l'épanouissement du bien moral, le point de départ à partir duquel une relation à autrui fondée sur l'amour et le respect mutuel est possible.

CONCLUSION

La *Métaphysique des mœurs* est l'un des derniers ouvrages publiés du vivant de Kant. D'une certaine manière, il marque l'achèvement d'un projet philosophique orienté vers l'application pratique. La morale kantienne est avant tout une morale de l'espérance qui tend à élever une doctrine de la conduite humaine sur les fondations inébranlables d'une loi universelle. L'objectif est d'évacuer le relativisme moral, de mettre en place un certain idéal de perfection pour l'humanité et de sortir le sujet du solipsisme métaphysique. Certes, l'homme est un être fini, pétri de contradictions et de vices. Mais il est également libre et dépositaire de la raison dans la nature. Or c'est précisément en ce sens qu'il faut entendre sa perfectibilité. Avec Kant, le concept d'humanité prend une consistance nouvelle, il devient la condition même de notre moralité et la source de l'universalité. Géographe, Kant délimite les frontières de notre pensée ; architecte, il érige un système moral cathédralesque à l'image de la nature. Enfin, rappelons cette phrase qui ouvre la conclusion de la *Critique de la raison pratique* et qui exprime au plus haut point la philosophie pratique de Kant : « Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes [...] : le ciel étoilé au-dessus de moi, et la loi morale en moi. »

-
- 1 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 316
 - 2 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 324
 - 3 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 325
 - 4 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 324
 - 5 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 325
 - 6 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 332
 - 7 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 332
 - 8 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 338
 - 9 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 339
 - 10 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 342
 - 11 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 342
 - 12 Kant, *Métaphysique des mœurs II*, GF, 1994, p. 343

BIBLIOGRAPHIE :

Kant, *Métaphysique des mœurs*, Paris, GF, 1994